

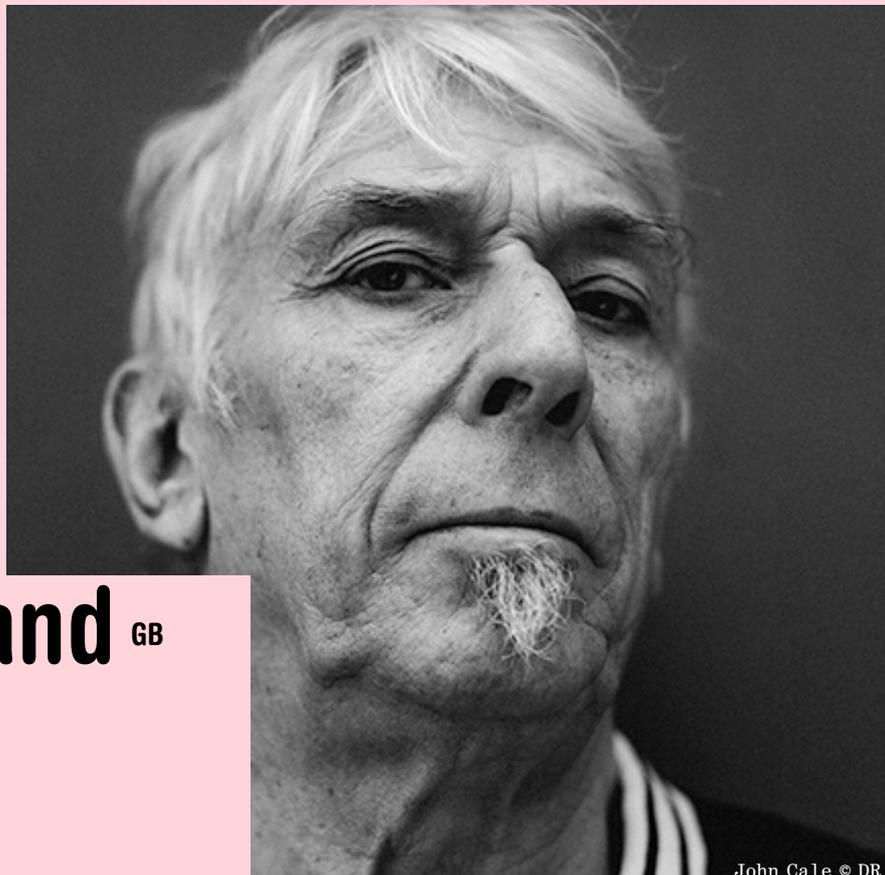
# La Bâtie

## 01-16

## 09.17



Festival de Genève [batie.ch](http://batie.ch)



## John Cale & Band <sup>GB</sup>

## Mario Batkovic <sup>BA</sup>

Ve 01.09 20:30

### Alhambra

Ouverture des portes à 19h30

Line up : 20h30 Mario Batkovic / 21h30 John Cale

Configuration de salle assis et debout, tarif identique pour toutes les places

Peut-on, doit-on encore présenter John Cale ? Membre du mythique et influent Velvet Underground, il est un pionnier ayant changé la vie de milliers de personnes et celle d'illustres musiciens: aussi longue que sa liste d'albums solo (une vingtaine), celle de ses collaborations, de Brian Eno à Terry Riley en passant par Patti Smith et The Stooges, indique autant son pédigrée que son envergure artistique, le faisant passer d'un style à l'autre. Malgré tout, et peu importe son statut d'Officier de l'Ordre de l'Empire britannique, Cale reste fondamentalement rock. Avec son *band*, il se penchera sur son immense répertoire pour un concert sensationnel.

En ouverture, vous resterez scotchés par les prouesses de Mario Batkovic, un helvético-bosnien à l'approche inclassable qui fait sonner son accordéon comme du Philip Glass. Surprenant !

# John Cale

## Les débuts

John Cale naît le 9 mars 1942 à Garnant, au sud du Pays de Galles, d'un père mineur de fond qui ne parle que le gallois, et d'une mère institutrice. Très tôt, il montre de bonnes dispositions pour la musique ; envoyé au Goldsmith College de Londres pour une formation classique, il apprend l'alto, le piano et la guitare. En 1963 la bourse Leonard Bernstein lui permet d'intégrer le conservatoire Eastman à Tanglewood, dans le Massachusetts, pour y apprendre la composition contemporaine. Six mois plus tard, il s'installe à New York, il y rencontre notamment John Cage, qui le fait participer, avec d'autres jeunes pianistes, à la création des *Vexations* d'Erik Satie, une performance musicale de 18 heures. Tony Conrad, Aaron Copland et La Monte Young l'introduisent dans l'aventure du Dream syndicate (Theater of Eternal Music). C'est à cette époque qu'il découvre le rock et qu'il fait la connaissance de Lou Reed qui l'engage comme musicien de studio pour Pickwick records.

## The Velvet Underground

De la rencontre entre Cale et Reed naît le groupe The Primitives, auquel se joignent Conrad (du Dream Syndicate) et Walter De Maria un sculpteur également percussionniste. Ces deux membres ne restent pas, remplacés par Sterling Morrison et Maureen Tucker. Le groupe, accueilli à la Factory d'Andy Warhol, devient le Velvet Underground en 1965, la chanteuse Nico, imposée par Warhol, va ponctuellement participer. Cale apporte au groupe les nombreux éléments extérieurs au monde du rock, musique répétitive, travail et expérimentations sur le son, qui feront ses particularités. Il participe à la conception, à l'écriture et à l'enregistrement des deux premiers albums du groupe *The Velvet Underground & Nico* et *White Light White Heat*, qui sont des échecs commerciaux. Il chante sur quelques chansons, se charge de l'alto, des claviers et de la guitare basse. Ses expériences ne sont pas toujours du goût de Lou Reed ; leurs disputes fréquentes, leur rivalité, précipitent le départ de Cale en 1968.

En 1989, pour honorer Andy Warhol mort en 1987, il compose, joue et chante avec Lou Reed les *Songs for Drella*, enregistré en 1990. Quelques mois plus tard, tous deux sont rejoints par Sterling Morrison et Moe Tucker, le temps d'un concert impromptu lors du vernissage de la rétrospective Warhol à la Fondation Cartier de Jouy-en-Josas, le 15 juin 1990. Le Velvet Underground d'origine se reforme, pour une série de concerts en 1993 et l'album, *Live MCMXCIII*, avant de se séparer définitivement.



# Suite

## Carrière solo

Mais la rencontre avec le rock, avec les drogues dures (amphétamines, héroïne) marque durablement sa carrière solo qui débute en 1970, avec *Vintage Violence*. L'année suivante, il collabore avec le compositeur américain Terry Riley sur *The Church of Anthrax*, une œuvre de musique répétitive, genre qu'il poursuit sur *Academy in Peril*. En 1972, il rejoint Nico et Reed à Paris pour un unique concert au Bataclan. En 1973 sort *Paris 1919*, un album aux nombreuses références, musicalement très élaboré, considéré comme l'un des sommets de la carrière de John Cale et l'un des disques emblématiques de la décennie 1970. De retour à Londres, il signe avec la maison de disques Island Records un contrat qui va lui permettre de sortir des disques personnels à un rythme soutenu. Sur *June, 1974* - l'enregistrement d'un concert donné à Londres (Rainbow) avec Kevin Ayers, Brian Eno et Nico - il interprète *Heartbreak Hotel*, un des succès d'Elvis Presley, un standard qu'il reprendra souvent par la suite. *Fear* est un album rock auquel collabore Phil Manzanera, le guitariste de Roxy Music.

Ses excès, sa violence sur scène, en font un des précurseurs de la musique punk. Parallèlement à sa propre discographie, Cale produit de nombreux artistes, dont Squeeze, Patti Smith, Sham 69, The Stooges, The Modern Lovers et Siouxsie and the Banshees.

En 1998 Cale est le programmateur du festival « With A Little Help From My Friends » qui se tient au Paradiso d'Amsterdam. Le concert retransmis à la télévision néerlandaise comprend un titre spécialement composé pour l'occasion et resté depuis inédit, *Murdering Mouth* chanté en duo avec Siouxsie Sioux.

En 1999, il donne un concert à Cardiff à l'occasion des festivités données pour la création de l'Assemblée Nationale du Pays de Galles.

Son autobiographie, *What's Welsh for zen ?*, a été éditée en collaboration avec Victor Bockris et publiée en français aux éditions Au Diable Vauvert.

En 2010, il joue en concert, à la Salle Pleyel de Paris, son mythique album, *Paris 1919* avec l'Orchestre national d'Ile-de-France.

En 2011, Cale est en tournée française à partir du mois d'octobre. Le 23 octobre 2014 il est invité avec Patti Smith pour un unique concert à La Fondation Cartier, à Paris.

# Portrait

C'est aux pinceaux d'un Juan Gris, d'un Albert Gleizes qu'aurait dû revenir le privilège d'un portrait définitif de John Cale. C'est à l'art de l'éclatement des volumes, de la multiplication des angles que ces deux précurseurs du cubisme ont initié qu'aurait dû échoir l'épineuse mission de saisir les innombrables facettes d'une personnalité musicale parmi les plus complexes et insolites de son temps. Or si le visage osseux du musicien et producteur gallois mérite incontestablement le regard d'un maître, il n'est pas sûr en revanche que l'intéressé se prête volontiers au jeu du modèle. Pour comprendre le malaise, il n'y a qu'à voir la manière dont il s'est plu à illustrer nombre de ses pochettes de disque au cours de sa carrière. Sur celle de *Vintage Violence*, il a le visage enduit d'une couche de cire. Sur *Academy in Peril*, il devient puzzle dans une série de diapositives réalisées par Andy Warhol, son « protecteur » du temps du Velvet Underground. Sur *Helen of Troy*, on le surprend prisonnier d'une camisole de force. Plus inquiétant, sur *Guts*, il porte un masque à la Hannibal Lecter. Tandis que sur *Animal Justice*, il est attaché à un poteau d'exécution les yeux bandés... Jusqu'au visage écrasé de la couverture de son autobiographie incitant à conclure que John Cale, décidemment, n'a jamais pu se voir en peinture.

# Suite

Or ce sabotage auto-infligé (titre de l'un de ses albums live) ne s'arrête pas à l'image. N'attendez aucune indulgence de sa part à propos de l'œuvre, par exemple lorsqu'il confesse en être souvent arrivé à haïr ses chansons.

L'insatisfaction, la haine de soi, le masochisme peut-être, serait-il donc le moteur de ce génial énergumène au parcours cabossé, à la discographie biscornue, à la paranoïa légendaire, aux prestations parfois dantesques (il lui arrivera de décapiter des poulets sur scène) et à la création aussi riche que dispersée reposant tantôt sur un sens de l'harmonie des plus sûrs – l'album *Paris 1919* en est l'aboutissement – tantôt sur la dissonance la plus critique ? Comme si tout chez lui devait forcément relever de l'exercice d'équilibre, entre quête expérimentale et succès populaire, obscurité rassurante et lumière insoutenable, entre raison et folie.

De son Pays de Galles natal, il ramènera la lumière d'une mère aimante, joyeuse et musicienne qui le met très tôt au piano, et le côté ombrageux d'un père peu causant que le travail au fond d'une mine a brisé. De ses années d'apprentissage, il retiendra le plaisir de s'exercer sur les grandes orgues de l'église de son village et le déplaisir de devoir subir en même temps les attouchements de l'organiste. C'est ainsi : à la méfiance instinctive que lui inspirent le monde et la vie en général, il oppose une foi acharnée dans la musique, matière que ce surdoué va appréhender de façon académique via écoles et conservatoire avant d'atterrir à New York au début des années 1960 où de la théorie il passe à la pratique sous la tutelle de deux gourous de l'avant-garde, La Monte Young et John Cage.

Quand ce dernier l'incite à « ne pas avoir peur du chaos », l'intéressé suit le conseil au-delà de toute espérance, et de toute prudence. Et Cale, dont le bagage rock'n'roll est quasiment nul, qui avoue « que le battement sourd au début du *Sacre du Printemps* fut le premier morceau de rock que j'ai entendu », va changer la face de cette musique en électrifiant son alto et en y injectant l'enivrant poison de la dissonance. Avec le Velvet Underground, il ne contribue pas seulement à effacer toute notion de romantisme, il redéfinit la palette sonore du genre avec une puissance et une radicalité qui va aboutir en 1968 à *White Light White Heat*, album-séisme dont les secousses se ressentent encore aujourd'hui dans les fondations mêmes du rock via le punk et la musique industrielle.

On sait que sa relation avec Lou Reed n'y survivra pas. Mais aussi que les acquisitions de cette période seront multiples et irréversibles au plan musical. Sa contribution à l'album *The Velvet Underground & Nico*, longtemps minimisée par Reed, n'a cessé de s'affirmer au fil du temps. Si Reed savait comme nul autre miniaturiser l'univers glauque et pervers dans lequel il aimait évoluer pour en extraire des chansons étincelantes, dures et éternelles comme des diamants – ces *Femme Fatale*, *Venus in Furs*, *All Tomorrow's Parties*, *I'll Be Your Mirror* – c'est aux idées sonores que Cale introduisait, directement héritées de sa maîtrise du contrepoint et du mouvement chromatique, qu'on leur doit ce charme vénéneux qui s'exerce encore aujourd'hui avec la même prégnance. (...)

Francis Dordor, texte pour la Philharmonie de Paris

# Mario Batkovic

Compositeur et accordéoniste, Mario Batkovic est un musicien assez inclassable. Né en Bosnie, il grandit en Suisse où il vit aujourd'hui encore, à la croisée de toutes sortes d'influences culturelles et d'expériences de vie qui le marquent profondément. « Ma musique est à mon image. Un mélange de baroque, de contemporain, de kitsch, d'obscur, de profond, de doux, de triste. Juste de tout ce dont la vie est faite. » Oui mais, il se trouve que de ce mélange, Batkovic a su faire une fantastique source d'inspiration. Il y a quelque chose chez lui d'un Philippe Glass dans sa musicalité répétitive, dans sa façon de mélanger les genres – jazz, minimalisme contemporain, folklore des Balkans – de produire des mélodies envoûtantes. On pense aussi au bandonéoniste Astor Piazzola, dans sa manière de dépasser l'approche traditionnelle de son instrument. De son accordéon, il tire des subtilités sonores époustouflantes, résultat d'un travail acharné. Batkovic a clairement le goût de l'expérimental, le talent d'un musicien obstiné très exigeant et très doué, et une entraînante présence sur scène.



## A propos de son dernier album

Cet album est le résultat d'un travail ébouriffant sur les possibilités de l'instrument: tirant parti tout autant de techniques de jeu originales (extension de notes jusqu'à presque essoufflement de l'accordéon, utilisation du cliquetis des touches pour sa valeur rythmique, etc.) que de procédés plus traditionnels, Mario Batkovic compose des œuvres d'une puissance épique et d'une ampleur sonores rarement entendues. De titre en titre, son piano à bretelles emmène l'auditeur vers des constructions pleines de sève à la Michael Nyman, Wim Mertens ou Philipp Glass.

L'album est intense et n'hésite pas par exemple à jouer sur un sentiment d'agitation et d'urgence, comme dans le morceau d'ouverture *Quatere*. Alors que *Gravis*, le morceau suivant est une longue ballade qui s'enfonce mélancoliquement dans le brouillard. *Restrictus* est une rencontre entre Philip Glass et Vivaldi et quelques-unes de ses lignes de basse pourraient aisément figurer dans une sonate de Mozart : d'autres passages sont plus cinématographiques et dramatiques – tout cela en un morceau. *Inuente* débute avec le clic seulement de boutons mécaniques, alors que Batkovic laisse percevoir quelques subtilités dans la production tonale. Il fait usage de l'accordéon comme d'un monde sonore expressif, tout en révélant son caractère mélancolique avec imagination – comme dans *Eloquens* et *Semper*, ou dans l'ardent dernier morceau *Somnium*.

# Infos pratiques

## Lieu

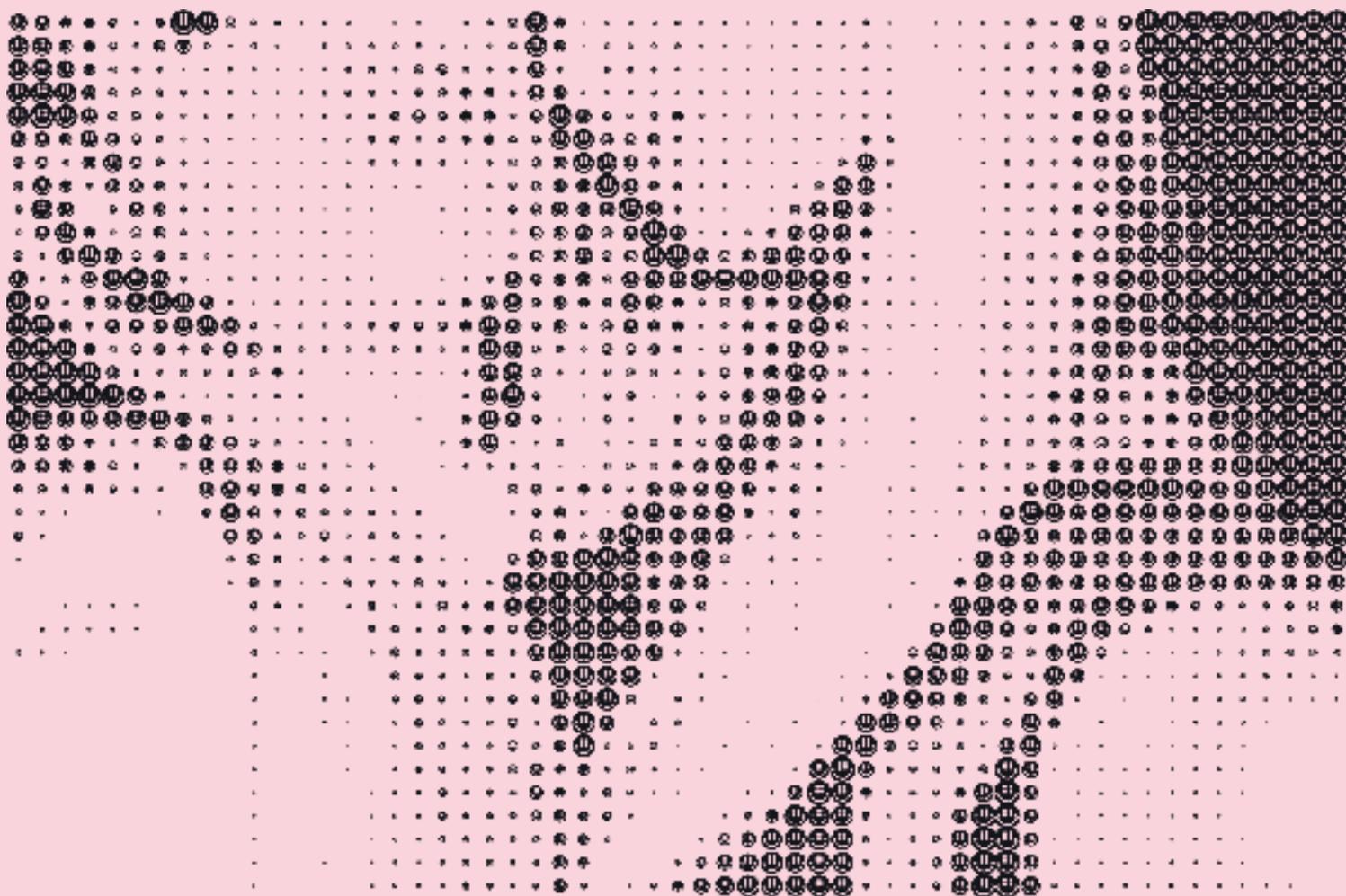
Alhambra  
Rue de la Rôtisserie 10 / 1204 Genève

## Tarifs

PT CHF 45.- / TR CHF 29.- / TS CHF 16.-

## Billetterie

> En ligne sur [batie.ch](http://batie.ch)  
> Dès le 28 août au Lieu central  
Maison communale de Plainpalais  
Rue de Carouge 52 / 1205 Genève  
[billetterie@batie.ch](mailto:billetterie@batie.ch)  
+41 22 738 19 19



## Matériel presse

Sur [www.batie.ch/presse](http://www.batie.ch/presse) :  
Dossiers de presse et photos libres de droit  
pour publication médias

## Contact presse

Camille Dubois  
[presse@batie.ch](mailto:presse@batie.ch)  
+41 22 908 69 52  
+41 77 423 36 30